

LE PROBLÈME DE LA FRAMBOISE

Patrice Heems
Professeur des écoles spécialisé
École Pierre et Marie Curie, Fresnes-sur-Escaut

Il y a le problème de la framboise. Ça n'a l'air de rien comme cela, une framboise, mais c'est compliqué. La pomme ça va. La banane aussi. La poire c'est déjà plus problématique. Mais la framboise, c'est pire que l'abricot.

En tous cas pour Jérémy, c'est un vrai problème. Et cela l'agace. Quand il voit arriver l'image de la framboise il soupire, ronchonne. Ensuite il essaye de s'encourager, de se convaincre : « Je l'sais, c'est un fruit, je l'sais. Y en a dans les "riayouts". Y'en a dans le jardin de mon tonton. J'en mange. Achh ! J'me trompe toujours. » Et puis d'un air absolument pas convaincu, il me propose : « Une "Cerisse" ? »

Pendant ce temps-là David rigole, puis s'impatiente. Lui, il sait. Les noms des fruits, il les connaît tous, c'est son truc à lui. Moi j'attends un peu parce que je sais que quand David donne la réponse, cela ne fait pas beaucoup avancer les choses. Je montre donc l'image à Monia mais malgré tout l'optimisme que je suis capable de rassembler dans les situations les plus désespérées, je sais que c'est perdu d'avance. Monia attend quelques secondes pour la forme puis me dit en souriant et en regardant ailleurs : « Je sais pas ». C'est le seul véritable progrès que j'ai pu constater avec Monia en six mois : au début elle répondait « une pomme » si je lui montrais un fruit, « un chat » si je lui montrais un animal et pour le reste elle s'enfermait dans un long silence assez angoissant en me fixant de ses grands yeux noirs qui s'embuaient petit à petit. Alors, ensemble, on a appris que quand on ne savait pas, on pouvait dire : « Je ne sais pas. » Je me suis longuement attardé à expliquer que c'était important aussi de se rendre compte qu'on ne savait pas tout et

que c'est pour cela qu'il était nécessaire d'apprendre. Monia a compris le côté pratique de la chose ; elle répond désormais : « Je ne sais pas ! » à pratiquement toutes les questions que je lui pose. Elle ne panique plus comme avant : le « Je ne sais pas ! » c'est son anxiolytique personnel. Les moments de soutien sont devenus les moments scolaires les plus zens de la journée de Monia. J'espère simplement que maintenant qu'elle angoisse moins, elle va pouvoir bientôt se remettre au travail et essayer, pourquoi pas, d'apprendre toutes ces choses qu'elle ne sait pas.

Je passe à Mathieu, qui rigole, puis à Alexis qui secoue la tête en faisant la moue.

Puis on revient à David qui, dans un grand effort d'articulation nous annonce : « une chââm-boi-le ! » Nous voilà bien avancés.

Mes élèves ont, comme on dit, des « problèmes de vocabulaire ». Je devrais d'ailleurs dire : mes élèves ont, en plus du reste, des problèmes de vocabulaire.

On parle beaucoup du vocabulaire en ce moment à l'école élémentaire. Longtemps, il a fallu parler du lexique si on voulait se donner un air de « technicien du savoir ». Mais la mode est au retour « aux vraies Valeurs de l'École » (ainsi la « grammaire » remplace-t-elle l'« observation de la langue ») et on reparle donc de vocabulaire, voire de « leçons de mots ».

Il y a une idée qui court en ce moment à ce sujet : il faudrait apprendre des listes de mots aux élèves et tout se résoudrait¹. Je ne m'étendrai pas là-dessus. Je n'y crois pas plus que je n'étais convaincu par cette pratique si longtemps répandue qui consistait à faire apprendre par cœur des mots issus de l'échelle Dubois-Buyse pour résoudre des problèmes en lecture et en orthographe. Les enfants adorent apprendre des mots nouveaux. Et s'ils n'ont pas de problèmes physiologiques de mémoire, ils n'ont pas trop de mal à les apprendre très vite.

Parfois ils n'en comprennent pas le sens : « Elmer est bariolé » font semblant de lire les élèves de grande section en feuilletant un album, « Mon estomac crie famine, cri cri cri comme une machine » chantent les enfants à la chorale. Bariolé, famine : ils ne savent pas ce que cela veut dire mais ils retiennent facilement (sauf Jérémy qui s'obstine à chanter que son estomac crie « famille ! »).

Mais, le plus souvent, ces mots nouveaux, compliqués, techniques, ils en connaissent parfaitement le sens. Les enfants qui vont une fois par semaine avec ma collègue s'occuper du jardin de l'école connaissent tous parfaitement la différence entre la binette, le plantoir, la bêche et le semoir. Ils savent ce que veulent dire sarcler, éclaircir, démarier. Les élèves qui ont travaillé l'an dernier avec une artiste vidéaste savent ce que c'est qu'un zoom, qu'un plan, qu'un rush. Jérémy (toujours lui) qui ne sait pas me nommer la framboise, sait m'expliquer ce qu'est une clef à molette, une pince multiprise, une perceuse ou une scie sauteuse. Les outils ça l'intéresse. Bien plus que les fruits et les légumes. Il est comme ça, Jérémy.

Il reste que mes élèves ont des problèmes, nombreux, en maths, en lecture, en orthographe... et que parmi tous ces problèmes il y a cette évidence que certains ne connaissent pas beaucoup de mots. Et je ne parle pas ici de mots compliqués comme

1. Voir l'article d'Éveline Charmeux dans ce numéro.

la binette ou le rush, ni même de mots beaucoup plus courants comme la fraise ou la framboise mais de mots dont chacun pourrait avoir la certitude qu'ils sont connus de tous les enfants de six ans : un lavabo, un canapé, une chaussure, une chemise, une tasse. Pour Mathieu, si on se lave c'est au robinet, si on s'assoit c'est sur un fauteuil, aux pieds on met des godasses ou des baskets, sur le torse on met un maillot et on boit son café dans un bol (« un bol avec un truc pour le tiendre »).

Et cela pose des problèmes. En lecture par exemple.

Parce que s'il est un point sur lequel Alain Bentolila a raison, c'est bien le suivant : si un enfant déchiffre les trois syllabes du mot « lavabo », il aura beau les répéter mille fois, s'il n'a jamais entendu parler d'un lavabo auparavant, cela ne fera pas sens².

Là où le raisonnement pêche, à mon avis, c'est qu'il arrive également à des enfants de déchiffrer des mots dont ils connaissent parfaitement la signification, sans que cela fasse sens pour autant. Un exemple vécu :

- C'est quoi ce mot ?
- Sa... pin
- Oui, alors qu'est-ce que ça veut dire ?
- Sa... pin
- Oui, et c'est quoi ? Qu'est ce que ça veut dire ?
- Je sais pas.
- Qu'est-ce que je dessine là ?
- Un sapin
- Bon, qu'est-ce qui est écrit là ?
- Sa... pin
- Et qu'est-ce que ça veut dire ?
- Je sais pas !

Avec les enfants en difficulté, rien n'est jamais évident.

Depuis longtemps je propose régulièrement à mes élèves un « exercice » de « lecture ». Je leur montre une photo ou une image extraite d'un imagier en cachant le mot qui est inscrit en regard. Et je leur propose de « deviner » quel peut-être ce mot. Logiquement, en voyant la photo d'un avion, les enfants imaginent qu'à côté, il y a écrit « un avion ». De même qu'à côté du vélo, il doit être écrit « un vélo. » Je montre alors aux enfants le mot dissimulé et je leur demande de le lire. Là où le travail prend de l'intérêt c'est que dans un imagier comme *Album* de l'École des Loisirs³, à côté de l'avion il y a certes écrit « un avion », mais à côté du vélo il est écrit « une bicyclette ».

-
2. « Déchiffrer, ce n'est pas faire du bruit : c'est aller chercher seul du sens dans le dictionnaire mental. Si le mot n'est pas dans mon dictionnaire, il fait du bruit mais ne produit pas de sens : il n'y a pas d'abonné au numéro que vous avez demandé ! » Alain Bentolila, Extrait de la conférence du 19 septembre 2007 au lycée Coëtlogon de Rennes.
 3. Gabriel Bauret et Grégoire Solotareff, *Album*, École des loisirs, 1995.

Au départ, mon objectif était de mettre les élèves en situation d'utiliser différentes stratégies de lecture. Ils ont, pour trouver le mot, un contexte très fort (la photo), mais ils doivent vérifier leur hypothèse par des démarches qu'on pourrait qualifier de grammaticales : si c'est « une », cela ne peut pas être vélo ; ou de phonologiques : si c'est un mot long, qui commence par « b », où on voit un « i » ou un « t », cela ne peut pas être vélo.

Très vite, il a fallu amener les élèves à un début de réflexion sur cette notion très compliquée qu'on appelle la polysémie. Avec en particulier pour certains de mes élèves un double problème : non seulement il a fallu les aider à comprendre qu'un objet peut avoir plusieurs noms et qu'un nom peut avoir plusieurs sens, mais il a fallu aussi, et surtout, les amener à comprendre que les mots qu'ils utilisent sont parfois trop généraux (comme le « fauteuil » de Mathieu qui désigne l'ensemble des sièges qui ne sont pas des chaises) ou totalement inexacts (« Maman remplit le "robinet" de la cuisine pour faire la vaisselle. »).

Je me souviens à ce sujet d'une longue discussion avec un élève, enfant du voyage, autour de la photo d'une caravane :

– C'est une camping, me disait-il.

– Non, le camping c'est là où on gare ces choses-là, mais ça, ce n'est pas un camping.

– Non, UNE camping.

– Non on dit un camping ou faire du camping, mais ça, c'est une caravane.

– Eh bien chez nous on dit « une camping ». Je le sais j'habite dedans !

Bref, je me suis dit un jour qu'il était nécessaire de parler des mots avec les élèves. Comme nous parlions depuis longtemps de la lecture ou de l'organisation de la langue. Comme il est nécessaire de parler de tout ce qu'on apprend. Parce que parler de ce qu'on apprend aide à apprendre. « Les mots » c'est un sujet que j'avais longtemps laissé de côté dans ma pratique pédagogique. Bien sûr, j'ai toujours proposé à mes élèves de réfléchir sur cette unité du langage écrit qu'est le mot : où est-ce qu'il commence, où est-ce qu'il finit ? Pourquoi on écrit « avion » alors qu'on dit « un navion ». Mais tout cela n'était au fond qu'une réflexion sur le fonctionnement du code alphabétique. Depuis longtemps également je me préoccupais d'enrichir le langage de mes élèves en leur lisant des albums, en leur apprenant des chansons, en surveillant leur articulation, en proposant de faire du tri d'images etc. Et depuis toujours je m'interroge sur la nécessité d'être avec mes élèves sur un terrain connu et solide : cette image-là représente un soleil, pas une araignée ou une roue, ce mot que nous sommes en train de lire c'est bien le mot sapin et tout le monde dans la classe sait bien qu'il s'agit de cet arbre qui pique et qu'on décore à Noël.

Mais chercher des exercices pour enrichir spécifiquement le lexique, c'est tout compte fait, dans ma classe une pratique récente.

Avant, on se parlait, on lisait, on s'essayait à écrire et il me semblait que ces activités étaient suffisamment porteuses pour offrir à mes élèves la possibilité d'enrichir leur vocabulaire.

Et puis est venu cette « mode » : le rapport Bentolila, les directives du ministre Gilles de Robien... Apparemment, il y avait là un objet de travail spécifique sur lequel il était utile de se pencher.

Je l'ai fait sans illusion. Il y a si longtemps que l'on voit arriver le nouveau remède miracle qui va tout résoudre (en général, ce remède consiste essentiellement à dire qu'il faut faire comme on faisait autrefois, quand « ça marchait à l'école. ») Mais je l'ai fait. Parce que, comme je l'ai déjà dit, il est parfaitement exact de dire que mes élèves ont *aussi* ce problème-là. Et je me suis donc demandé s'il était possible de rendre plus systématique l'apprentissage de mots.

Ce qu'il y a de bien avec les modes pédagogiques, c'est qu'elles engendrent rapidement tout un tas de magnifique matériel. Des livres, des logiciels, des jeux.

Alors j'ai acheté des jeux. Des jeux bien entendu émanant de la sphère des orthophonistes. (Vous remarquerez qu'un matériel pédagogique récent, quel qu'il soit, se doit, pour se vendre, d'avoir été conçu par des orthophonistes. Pour les éditeurs, il s'agit là d'un gage de sérieux. « Un jeu conçu par un orthophoniste est forcément bien plus efficace pour aider les enfants en difficulté, au cours par exemple des Aides Personnalisées de Remise à Niveau, qu'un matériel conçu par un simple enseignant » : c'est ce que vous affirme tranquillement la représentante qui vient dans votre école vous présenter ledit matériel !)

« Lexidéfi⁴ » par exemple, un jeu assez bien construit, très solide (c'est important) avec une collection d'images abondante et sans ambiguïté : le chat ressemble à un chat et la courgette à une courgette. Comme toujours dans ces cas là le prix en est exorbitant. Un des exercices proposés par ce jeu est on ne peut plus simple. Un enfant reçoit une liste de huit dessins regroupés par thème (les animaux, les jouets, les outils...) Plus il parvient à en nommer plus il gagne de points. Ceux qu'il ne sait pas nommer, je les nomme à sa place, l'argument de l'auteur étant qu'à force d'entendre ces mots nommés par ses camarades ou par le maître, il va les mémoriser. Tout cela ne révolutionne pas l'histoire de la pédagogie mais encore une fois les illustrations sont très correctes et le classement par thématique bien pratique. Ainsi retrouve-t-on un même dessin dans plusieurs listes (le lion apparaît dans la liste des animaux du zoo et dans la liste des mammifères, la moto dans la liste des véhicules qui roulent, des véhicules à moteur et des véhicules à deux roues) : autant de classements qui permettent de travailler également sur la construction de concepts.

Et puis les enfants adorent y jouer. Ils ont cette illusion que parce qu'il s'agit de dessins, pour une fois, le travail va être facile : pas comme quand on s'obstine à essayer de leur faire lire ces machins compliqués avec des syllabes qui se ressemblent et des sons comme au début de...

On y joue donc et ça ne sert à rien. Au bout d'un an, Jérémy ne sait toujours pas comment s'appelle ce petit fruit rouge qu'il a déjà mangé, qu'on met dans les yaourts et qui pousse dans le jardin de son Tonton. Monia continue à dire : « Je ne sais pas. »

Alors, qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'il ne sert à rien de répéter régulièrement les mêmes mots, qu'il ne sert à rien de demander aux enfants de désigner ? Je n'en sais rien. En tous cas, cela ne marche pas avec mes élèves. Je les vois bien essayer

4. Florence Bouy, *Lexidéfi*, Éditions Éducaland.

de retenir (il le faut pour espérer un jour emporter la partie), je vois bien que Jérémy a compris son rapport conflictuel à la framboise, qu'il en a fait son ennemie personnelle. Mais rien à faire.

Je vais continuer à utiliser ce matériel, à cause de toutes les qualités décrites et surtout parce que cela s'est mis à me tracasser, cette histoire de mots à apprendre. C'est comme un nouveau défi à relever avec les élèves. C'est un objet d'apprentissage de plus et donc, cela peut-être, pour certains, une piste pour rentrer dans les apprentissages en général. Alors on va chercher, bidouiller. Je vais proposer des choses à mes élèves. Certains apprendront comme ci, d'autres apprendront comme cela et on finira bien par trouver ensemble des choses qui sont plus efficaces que d'autres. Je sais que, pour le coup, ce n'est pas très à la mode mais on va essayer, mes élèves et moi de relever ce défi et de faire du vocabulaire un objet de pédagogie.